

extrait du numéro 120 (octobre 1987) de
CONTACT 24
bulletin mensuel
de l'Institut Dordognais de L'Ecole Moderne

un article d' A.Rael

en 60 ans, **le journal scolaire** *a-t-il changé ?*

En 60 ans, le journal scolaire a-t-il changé? A mon avis, oui ... et non. Je ne peux pas m'appuyer sur une documentation pour écrire une "Histoire du Journal Scolaire", mais voici ce que j'en ai vu et retenu:

Dans les premiers "EDUCATEUR PROLETARIEN" que j'ai lus (1934-1935), Freinet recommandait la démarche suivante:

Chaque jour, lecture des textes libres, choix du texte à imprimer, mise au point collective de ce texte, composition et tirage par une équipe, tandis que les autres "exploitent" le texte (recherches d'orthographe, grammaire, vocabulaire), chaque élève reçoit un exemplaire de l'imprimé qu'il classe dans son "LIVRE DE VIE" avec ses propres textes et ceux des correspondants car (si possible, chaque jour) on expédie à la classe correspondante un exemplaire par élève.

A la fin du mois, on agrafe les feuilles restantes en un "journal" que l'on expédie aux écoles avec lesquelles on échange (de fait, toutes les écoles qui avaient un journal, demandaient à faire partie d'une ou plusieurs équipes de 8).

La vente du journal dans la commune? Freinet a vendu ses premiers journaux (et cela lui a valu quelques ennuis) pour alimenter la coopérative; mais il ne me semble pas qu'il ait, par la suite, considéré que c'était là la finalité de l'Imprimerie à l'Ecole.

En 1946, lors d'une stage à Cannes, animé par Freinet, je l'ai vu procéder exactement comme il le préconisait dix ans plus tôt et jusque vers les années 60 je n'ai pas remarqué de changements: format unique (13,5 sur 21), journal tiré en général à l'imprimerie, mais aussi au limographe (stencils gravés à la main) ou à la pâte à polycopier (alcool), illustration par des linos.

La qualité des tirages n'est pas toujours remarquable: la presse à volet ne donne pas une forte pression, les caractères de la C.E.L. s'usent vite, il a fallu bien des années pour avoir une qualité d'encre bien adaptée.

Pour la plupart, les journaux sont de simples assemblages des textes du mois. Il arrive que tous les textes d'une classe se ressemblent, mais assez souvent il y a des textes originaux, qui accrochent: "L'ECOLE EMANCIPEE" (organe du Syndicat Unitaire jusqu'à la fusion syndicale) publiait, chaque semaine, une double page de textes libres. La C.E.L. éditait une "GERBE" très riche (et bien mal imprimée) et la série des "ENFANTINES", petits livrets (un des premiers numéros a été "Bibi, l'oie périgourdine" de l'école de Marsaneix) dont certains sont des documents ("Le chômage",...etc), tout cela tiré des journaux scolaires.

Les premiers changements ont été, en apparence, purement d'ordre technique: les crédits "Barangé", substantiels à leur début, ont permis d'acheter la presse à rouleau ou la presse semi-rotative, de remplacer la méchante pâte à polycopier par le duplicateur

à alcool ou par le limographe à encrage automatique.

Plus déterminantes ont été:

- la concurrence de l'audio-visuel: l'intérêt se déplace de l'expression écrite vers l'expression orale
- la généralisation (lente) de la machine à écrire: le texte est tapé par le maître ou, au mieux, par UN élève. Le rapport classe-imprimé change. La part coopérative du travail s'amenuise.

En librairie, de plus en plus de collections se lancent dans le livre pour enfants, d'une présentation de plus en plus agréable. On en vient à estimer essentiel que le journal soit, lui aussi, BEAU: ceux qui le peuvent, se procurent du matériel professionnel (caractères et parfois même, presse). Les techniques d'illustration sont à l'ordre du jour (stages, dossiers publiés par des groupes départementaux). On passe au format 21 sur 29,7, orienté "à l'italienne". On aère la présentation, on joue sur les polices, on sophistique la mise en page.

En même temps, se généralise l'idée que le texte est la propriété de son auteur: plus de choix par la classe, plus de mise au point en commun, tout au plus "dialogue" entre l'auteur et le maître. L'enfant tire lui-même son texte, il en choisit la mise en page, les caractères, l'illustration éventuellement. La page n'est livrée au "public" que dans sa forme achevée.

L'idée a été lancée par des enseignants du Second Degré et visait d'abord les adolescents. Elle a gagné largement le Primaire.

On peut ne voir aucune contradiction avec ce qui se faisait avant. Après tout la révolution apportée par Freinet, c'était bien le Texte "Libre", la liberté d'expression pour l'enfant!

On peut y voir, au contraire, un renversement total:

-dans un cas

travail coopératif. Implicitement on admet qu'au départ, l'enfant ne sait pas s'exprimer (librement et exactement), que les autres peuvent demander plus et mieux, que pour être compris des autres, il faut tenir compte des autres.

-dans l'autre cas

la page imprimée est oeuvre individuelle. Elle satisfait son auteur qui travaille son texte dans la mesure où lui le juge utile.

C'était l'après 68: libération de l'individu, recherche et affirmation de son "moi" profond, non-directivité étaient les mots-clés du moment (Freinet était mort en 1966).

Les enfants ont changé, eux-aussi, et leurs textes sont différents: l'imaginaire prend le pas sur le quotidien (rêves, histoires inspirées des livres pour enfants ou de la télé, "poèmes").

Le journal perd de sa périodicité. Il devient souvent un album que l'on assemble une ou deux fois l'an. Les échanges de journaux deviennent l'exception.

Tentative de renaissance (il y a 10 ans?): faire un journal conçu comme un "vrai" journal avec ses rubriques distinctes et même sa présentation format affiche (tirage par sérigraphie-photo). L'organisation coopérative reprend sa place (responsables de rubrique, mise en page, ...). Le retour à la périodicité de parution impose à nouveau un rythme de travail.

L'arrivée des imprimantes et du traitement de texte, le recours à la photocopie facilite l'éclosion ou la réapparition de nombreux journaux (destinés à la vente).

Autre recherche plus récente: redonner vie aux réseaux de correspondance naturelle. Ceci d'abord par l'utilisation régulière du MINITEL que viennent compléter et soutenir tous les autres moyens d'échanges scolaires (que l'on a pu se payer): journal, albums d'enquêtes, ... téléphone, cassettes-son, vidéo... Ensemble dans lequel le journal a une place spécifique.

Dans quelle mesure ces changements de cap ont-ils affecté l'ensemble des journaux?

Peut-être, beaucoup sont-ils restés très proches des recueils de textes des déjà lointaines années (ce qui était alors révolution peut paraître aujourd'hui routine) mais la relation entre la vie de la classe et le journal n'est pas la même selon que sa production s'articule de façon naturelle dans l'ensemble des activités ou qu'elle est une activité "en plus", selon qu'il s'agit d'une addition de travaux individuels ou d'une oeuvre coopérative, selon qu'on y voit un moyen de montrer aux adultes ce qu'on a fait ou un moyen de faire communiquer des enfants entre eux.

A.Rael

La culture est un exercice, une activité.

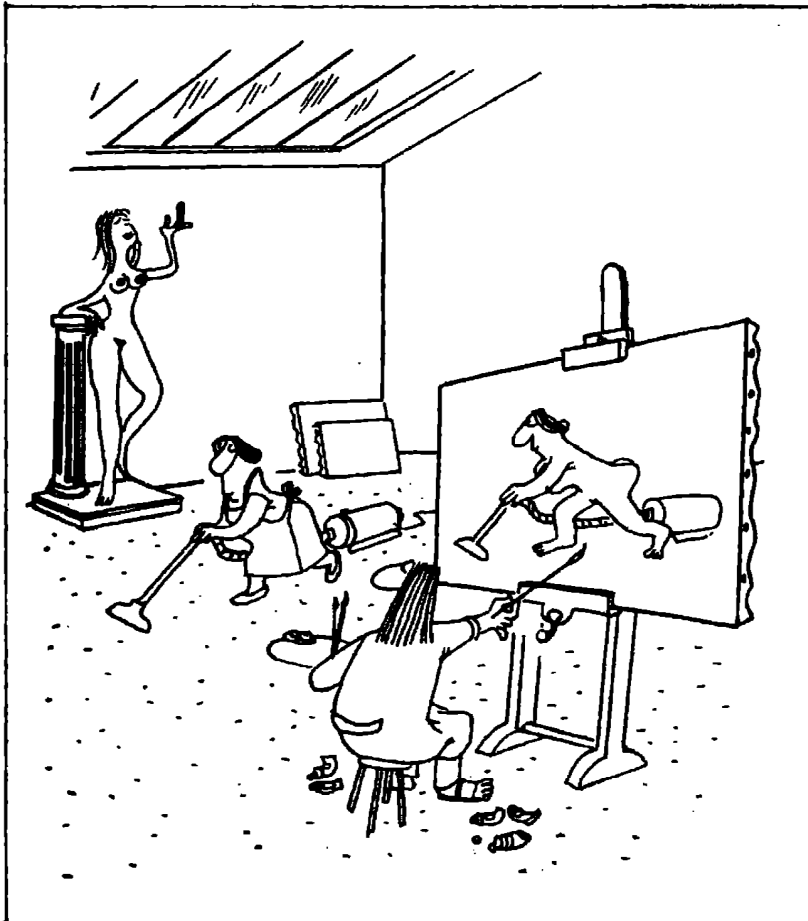
Une oeuvre, pour exister, pour répondre, doit être interrogée.

Aussi l'attitude culturelle n'est pas de voir, mais de regarder, non pas d'entendre, mais d'écouter, et l'on peut dire que tout spectateur, tout auditeur soucieux de culture participe à l'oeuvre, en devient le co-auteur, le complice "autorisé". Il la fait sienne ou l'élimine, l'adopte ou la refuse, en tout cas la discute, et, ce faisant, la recrée.

Cet exercice s'applique à toute chose, sans hiérarchie, car le mouvement culturel ne réside pas dans ce que l'on voit ou entend mais dans celui qui regarde ou écoute: dans chaque objet de la réalité, un message peut se lire, que l'imagination développe. Il y a une façon parfaitement inculte de contempler la Joconde ou le Panthéon et une attitude authentiquement culturelle dans l'approche d'une roue de bicyclette.

Cette approche que nous appelons le regard peut être analytique, formelle, technique, analogique, poétique, etc.. En fait ce regard est multiple. Il peut susciter la réflexion, inviter à des rapprochements, provoquer le rêve. Il pénètre l'objet, le prolonge. La culture, c'est d'abord l'exercice d'un regard qui réinvente son objet. Et tout objet (Joconde ou roue de vélo) peut être un moteur de culture.

Georges LAFAYE
(relevé dans une exposition
à Beaubourg)



"La culture, c'est d'abord l'exercice d'un regard qui réinvente son objet."

dessin de PIEM (qui n'y est pour rien dans le rapprochement entre son dessin et la citation ci-dessus)